



Dans le cadre de

LA JOURNÉE DE LA FEMME AU MUSÉE DE L'HOMME

Palais de Chaillot/17, place du Trocadéro/75116 Paris

BERTRAND-PIERRE GALEY

Directeur général du Muséum national d'Histoire naturelle

ZEEV GOURARIER

Directeur du département du Musée de l'Homme

vous invitent à l'inauguration de l'exposition

LE PARI DE L'ENRACINEMENT

PHOTOS : MEHRAK / les.ydlt

en présence de

PATRICK BUTOR

Directeur de la population et des migrations

JOËLLE VOISIN

Chef du service des droits des femmes et de l'égalité
Ministère délégué à la cohésion sociale et à la parité

et l'association

LES YEUX DE LA TERRE

Date/Heure

MERCREDI 8 MARS 2006 À 11H

suivi d'un débat de 12h-13h

Exposition (lu, me-ve : 10h-17h/sa-di : 10h-18h/fermeture le mardi)

8 AU 27 MARS 2006

Avec le soutien de la Cité Nationale de l'Histoire de l'Immigration et du Musée de l'Homme



www.lesyeuxdelaterre.org

Invitation valable pour 2 personnes

Destinataire

Partenaires



Direction de la population
et des migrations
Service des droits des femmes
et de l'égalité



MUSÉUM NATIONAL D'HISTOIRE NATURELLE
MUSÉE DE L'HOMME



Prénom GAYE	Sexe F	Né(e) le 01-04-1949	à IZMIR/TURQUIE
Motif de départ RAISONS POLITIQUES		Date d'entrée en France 1955	Nationalité(s) FRANÇAISE/TURQUE

Parcours

Bientôt 57 ans, divorcée, mère d'un fils qui vole de ses propres ailes, la Turque Gaye arrivait en France à 3 ans. L'âge mûr épanoui, elle est un modèle d'enracinement militant. Fondatrice et directrice de l'association «Elele», destinée à favoriser l'intégration de ses compatriotes en France, elle vit à cent à l'heure une existence très remplie : un jour dans le cabinet d'un ministre, un autre dans un collège de province pour y parler du voile, un troisième au Haut Conseil à l'Intégration et le reste de la semaine à Elele ou dans des trains...

Gaye exploite à merveille sa capacité à transmettre des messages et à mobiliser les énergies : «Je ne supporte pas les gens sans ambition, sans engagement, sans vision du monde. Quand je maîtrise un sujet, je m'engage». Les murs de son appartement des Lilas sont couverts de tableaux et de livres ; ses parents habitent à côté. Elle cuisine français pour ses amis turcs, turc pour ses amis français. Déplorant parfois que ceux dont elle s'occupe aient tendance à la prendre pour leur psy...



© Mehrak / 

«Je ne regrette rien. Si je regarde mon parcours, je vois que j'ai écrit, fait du théâtre, tenté d'aider les autres et rencontré des gens épatants. Je n'ai retenu que les bons souvenirs de mon enfance malgré des conditions de vie difficiles dans une étroite chambre de bonne. Des souvenirs en noir et blanc avec des images gaies qui sont en couleur.»



«La France est le premier investisseur en Turquie, les relations entre les deux pays seront d'abord économiques mais, ici, le discours sur la Turquie témoigne d'une grande inculture, de l'ignorance des Français, de leur ringardise à ce sujet. J'ai prôné pendant 20 ans la double culture, je vivrais mal un retour en arrière. Je redoute tous les nationalismes. Dès la moitié du 19^e siècle, les Ottomans choisissaient le camp occidental, la visite de la résidence d'été des derniers sultans l'atteste.»



«Il faut réduire la bêtise humaine, qui empêche le monde de tourner comme il devrait tourner. La vie est dérisoire, autant vivre le temps qui nous est compté dans la fraternité, le plaisir, la lumière, loin des débats futiles et des déchirements. La diversité est formidable, c'est sur elle que s'appuient les grandes nations. Pourquoi veut-on absolument que les autres nous ressemblent ? L'essentiel est de partager des valeurs humanistes communes. Gaye veut dire *but* en turc, ce prénom me convient.»

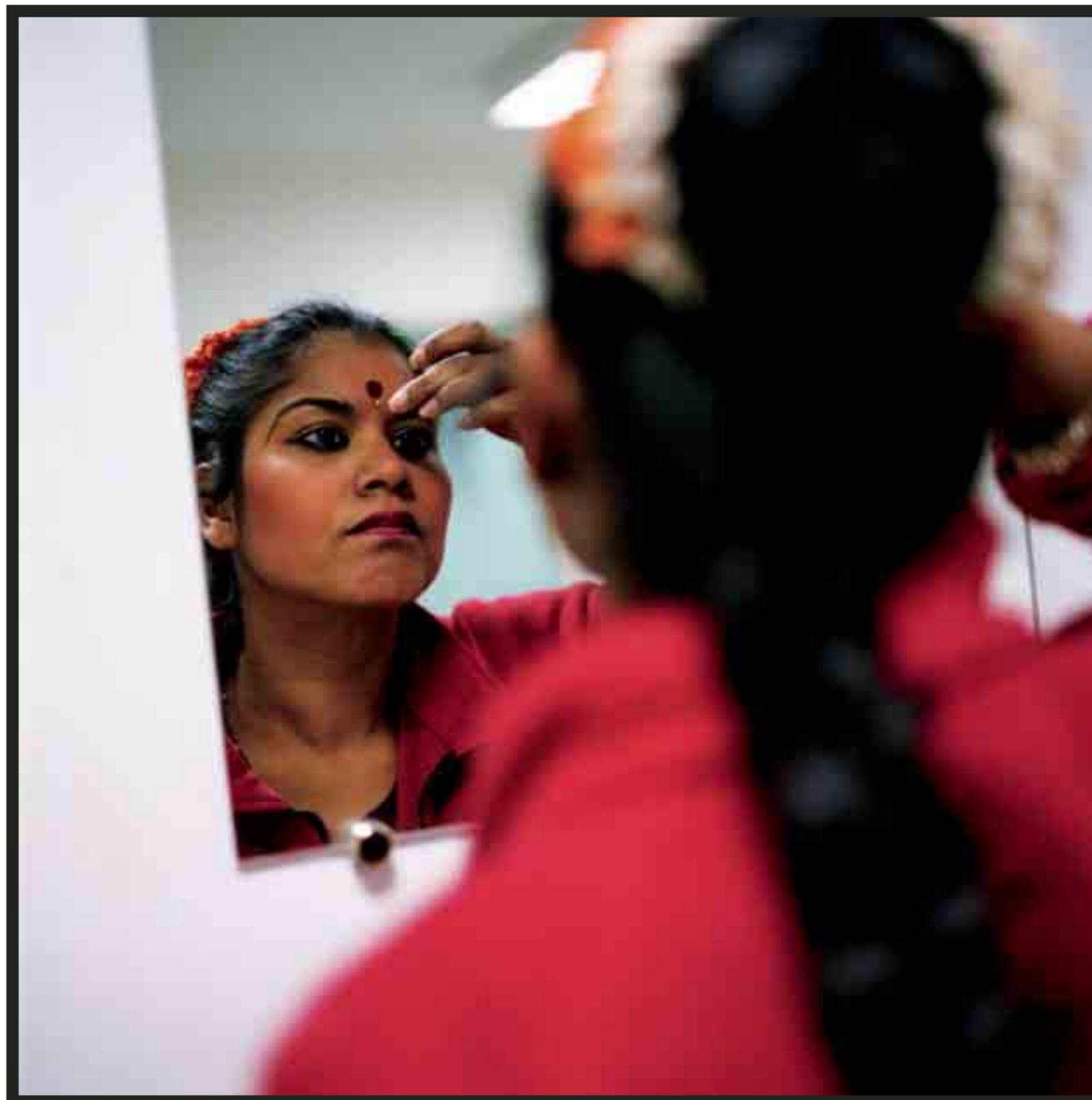


«Je m'engage en parlant et en écrivant, au besoin j'utilise tous les moyens d'expression à ma disposition. Mon combat pour la laïcité m'a valu quelques fatwas mais j'ai toujours été entourée, d'abord par mes parents, qui n'étaient pas indifférents au monde. Je trouve ridicules ces manifs avec ballons et merguez ; on va manifester pour des idées ! Moi, j'aime bien l'ancrage, la fidélité, la mémoire. Finalement, j'ai peu déménagé mais j'ai gardé partout beaucoup de curiosité pour plein de choses.»

Prénom SELVI	Sexe F	Né(e) le 24-09-1972	à PONDICHERY/INDE
Motif de départ ADOPTION		Date d'entrée en France 1981	Nationalité(s) FRANÇAISE

Parcours

D'origine tamoule, Selvi a 33 ans. Orpheline, après une enfance difficile, elle arrivait en France il y a plus de vingt ans, après avoir été adoptée par une Française. Aujourd'hui mariée à un Indien de Bombay – avec qui elle a d'abord parlé anglais, avant de passer au français – elle est mère de deux garçons, et partage son temps entre son activité de préparatrice dans une pharmacie et les cours de danse de baratha-natyam qu'elle donne deux soirs par semaine. Décidée à réussir sa vie, Selvi, qui habite à Meudon, l'organise au mieux, attentive au parcours scolaire de ses enfants, proche de sa mère adoptive, et curieuse de découvrir ce qui passe à portée de son regard : «Je suis incapable de dire non, j'ai envie de rencontrer des gens qui m'apporteront quelque chose et, en retour, d'apporter quelque chose aux autres. D'où ces cours de danse, qui m'obligent à avoir un strict emploi du temps». Elle a une sœur en Inde, mais retourner là où elle est née peut être encore pour Selvi très douloureux, malgré une sérénité acquise de haute lutte.



© Mehrak / 

«Si c'était à refaire, je recommencerais, sauf en ce qui concerne mes études. En Inde, j'étais la première de ma classe mais, arrivée en France, j'ai eu des difficultés scolaires logiques et je me suis découragée. Je regrette de ne pas avoir persévéré, parce que je rêvais de devenir avocate. L'important, c'est la joie, le contact avec les autres.»



«J'ai envie que mes garçons réussissent intellectuellement. En Inde, la classe moyenne n'est pas assez exigeante avec ses enfants et ceux qui réussissent sont soit des pauvres qui luttent avec acharnement, soit de très riches qui peuvent fréquenter les meilleures écoles. J'ai la ferme volonté de pousser mes enfants. Je ne veux pas les forcer mais je ne dirai pas tout de suite <oui> s'ils veulent renoncer. Je leur dirai : <On essaie encore>. Je veux d'abord qu'ils soient heureux et épanouis.»



«Les femmes tamoules sont obligées d'être soumises, par exemple, elles ne peuvent pas, par souci du qu'en-dira-t-on, quitter un mari qui est alcoolique ou qui les bat. En outre, leurs parents ne les accueilleraient pas. Elles n'ont aucune autonomie financière. Si je retournais définitivement en Inde, je rêverais de fonder une association qui s'occuperait du sort des femmes. Ici, de loin, je participe à la vie d'une association de Bombay qui parraine des petites filles en vue de les scolariser.»



«Je ne pense pas qu'on doit obligatoirement transmettre sa culture originelle pour mieux s'intégrer dans le pays d'accueil. Dans mon cas, à la pharmacie où je travaille, je n'ai rien livré de ma culture d'origine et pourtant je m'y sens tout à fait bien. Au centre culturel que je fréquente, mon comportement est évidemment différent, puisque j'apporte quelque chose qui est en moi, qui est positif, quelque chose de spécifique. Réussir sa vie, c'est quand la tête et le cœur sont en bonne harmonie.»

Prénom AISSA	Sexe F	Né(e) le 01-01-1971	à BAMAKO/MALI
Motif de départ DECES DE SA MERE	Date d'entrée en France 1981	Nationalité(s) FRANÇAISE	

Parcours

Maliennne, 35 ans, mère de cinq enfants, Aïssa est divorcée après bien des péripéties. Arrivée en France à l'âge de 10 ans, laissant derrière elle douze frères et sœurs après la mort de leur mère, elle est hébergée par une tante. Puis, faisant déjà preuve d'indépendance, elle s'installe dans un foyer de jeunes travailleurs où elle rencontre son futur mari, étudiant en droit, qui ne supportera pas de la voir travailler. Elle crée en 2000 l'association «Femmes-relais», pour assister les femmes immigrées dans les démarches de la vie quotidienne, qu'il s'agisse de régler des problèmes administratifs, des questions de courrier ou de traductions. «Femmes-relais» organise en outre les soutiens scolaires et les vacances pour les jeunes. Bref, Aïssa et les autres femmes de l'association accueillent, conseillent, réconfortent, coordonnent... Aïssa aurait volontiers repris ses études mais sa situation familiale ne le lui a pas permis. Aujourd'hui, elle a récupéré ses cinq enfants et suit une formation complémentaire de travailleuse sociale.



«Aujourd'hui, je ferais autrement, je ne me laisserais plus marier de la même manière. Le Mali reste gravé à jamais dans ma mémoire. Mon objectif est de rapporter un jour là-bas tout ce qu'il y a de bien en France. Et mon rêve d'y bâtir une grande maison pour les orphelins, un endroit pour les bébés abandonnés, et une autre maison pour les mères.»



«Une femme seule s'en sort, mais avec peine, et il faut qu'elle parle la langue du pays d'accueil. Si ce n'est pas le cas, elle peut déjà avoir des idées, je le répète souvent aux femmes qui font appel à l'association. Quand mon fils est allé au Mali à l'âge de 5 ans, il n'a pas mangé, ni parlé à personne 3 jours durant. En fin de séjour, il ne voulait plus reprendre l'avion. J'ai vu la même réaction avec des enfants de banlieue en voyage découverte. Même pauvre, un pays apprend quelque chose.»



«Beaucoup de femmes sont divorcées ou abandonnées, mais c'est moins à cause des différences de cultures qu'à cause des libertés que s'autorisent ici les hommes, loin du regard de leur famille. Et puis, ici, les femmes constatent qu'elles ont des droits, alors elles ont envie d'indépendance. J'avais un gros complexe d'infériorité et je me suis dit : <Si tu travailles, tu peux te débrouiller avec les enfants.> J'en ai eu cinq en dix ans, c'était parfois assez compliqué mais je ne regrette rien.»



«Une femme immigrée n'est pas condamnée à se sacrifier pour ses enfants. J'ai mis les miens au monde, ce n'était pas pour moi un sacrifice. Je travaille, je suis épanouie, mais il faut trouver un juste équilibre. Si je donne tout à mes enfants et que je ne me réserve rien, je vais leur en vouloir toute leur vie. On fait croire beaucoup de choses fausses aux femmes. Ainsi, je suis une musulmane pratiquante et j'ai découvert que le Coran ne disait pas forcément ce qu'on m'en avait dit auparavant.»

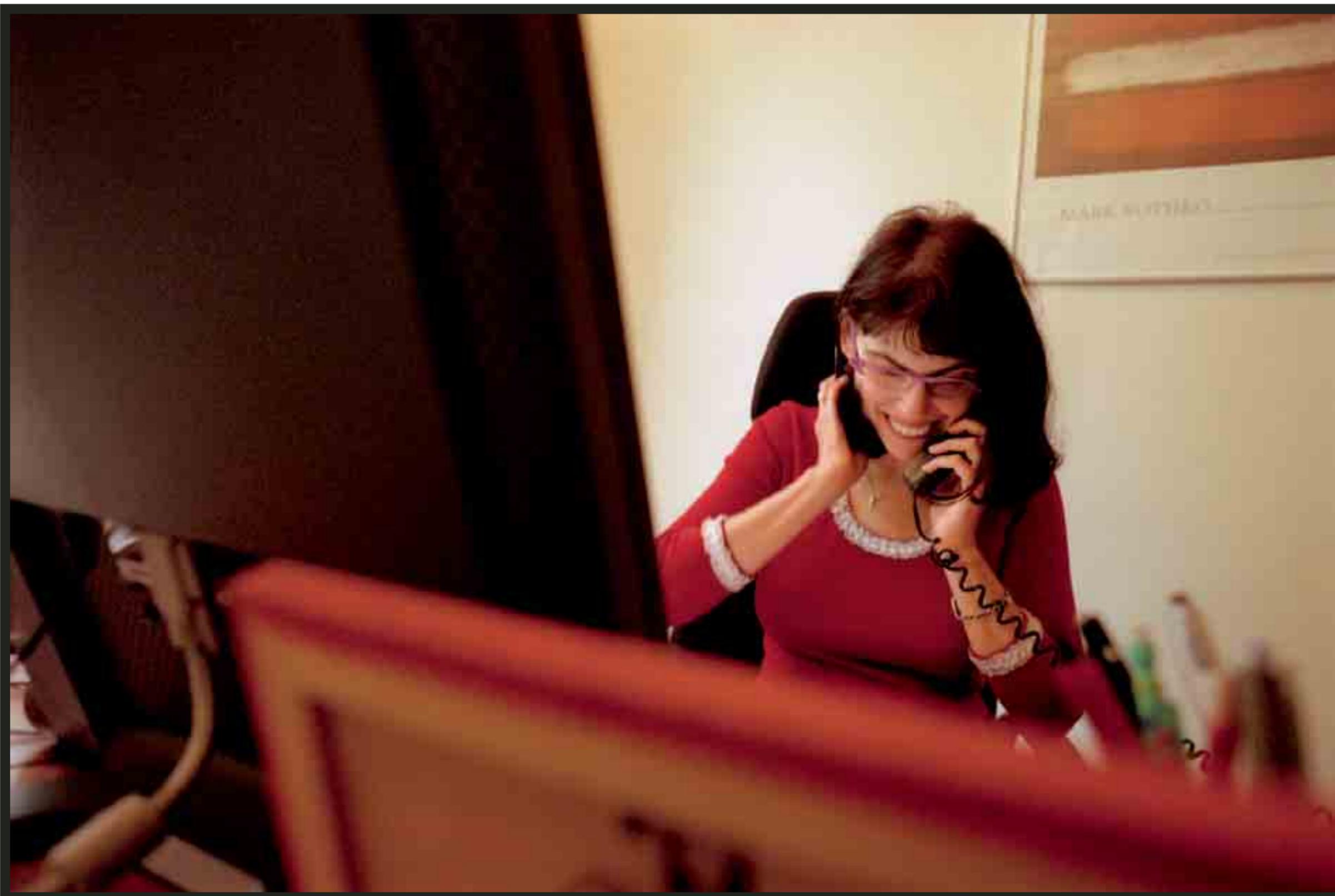
Prénom TANYA	Sexe F	Né(e) le 17-11-1965	à ODESSA/EX-URSS
Motif de départ INTERET POUR LA FRANCE	Date d'entrée en France 1994	Nationalité(s) FRANÇAISE/AMERICAINE	

Parcours

Née en Ukraine, Tanya s'entend dire à 6 ans par son institutrice : «Tu n'es pas Ukrainienne. Demande à tes parents» ; elle apprend alors qu'elle est juive. Ce serait grâce à la pression de Washington, en 1978, que les juifs russes ont pu émigrer. Mais il leur a fallu d'abord payer pour abandonner leur nationalité et devenir apatrides. Les parents de Tanya décident de gagner les Etats-Unis avec leurs deux filles et les grands-parents. Ils s'installent à New York. Tanya commence par communiquer avec les autres enfants, en majorité Coréens, grâce à des dictionnaires. Elle vit 16 ans à New York, réussit à Columbia des études qui font d'elle un ingénieur en électricité. Elle travaille dans l'entreprise Con Edison, l'équivalent d'EDF, se fait des amis européens, en particulier un Français ! Et décide de prendre un congé de six mois pour aller en France, où elle se découvre de grandes affinités avec la culture française. Mère de famille, Tanya vit à Paris où elle s'occupe de gestion de données financières chez Riskdata.



«Sans doute ni hésitation, je referais le même parcours. Je suis heureuse. Mes parents sont restés aux Etats-Unis, ma sœur vit à Londres, et moi, j'ai obtenu la nationalité française et je viens d'avoir, à 40 ans, un enfant avec Didier, le Français qui partage ma vie. J'allaite encore mon enfant mais cela suscite ici beaucoup d'incompréhension, pourquoi ?»



© Mehrak / 

«J'ai vécu seize ans aux Etats-Unis, j'y ai travaillé six ans. Finalement, mon histoire personnelle m'a appris à m'adapter, à avoir une capacité à construire de nouveau. Mais je n'ai pas toujours l'impression qu'on me comprend. J'aurais aimé avoir 20 ans en France en 1968 !»



«J'ai un compagnon, un enfant et un emploi, alors que manque-t-il à mon bonheur ? Un logement pour y établir mes racines, sans doute parce qu'auparavant j'ai beaucoup voyagé. Je crois que cette question est en voie de règlement. J'ai maintenant la double nationalité, française et américaine, mais je tiens à préserver positivement ma culture, par les livres, le cinéma ou la gastronomie. Si j'ai souhaité que mon enfant porte le nom de mon compagnon, c'est aussi par besoin de renforcer cet enracinement.»



«Je m'intéresse beaucoup aux vignobles, à la biodiversité, au mouvement Slow-Food. J'ai trouvé les Français plus hospitaliers à Paris qu'en province, où ils sont plus fermés. Parfois, ils ont du mal à partager les émotions et l'hospitalité passe par la nourriture. Il me semble que les gens qui n'ont jamais voyagé manquent d'ouverture aux autres cultures, se méfient de ceux qui ne pensent pas et ne se comportent pas comme eux...»

Prénom FATIMA	Sexe F	Né(e) le 18-05-1967	à DIJON/FRANCE
Motif de départ —	Date d'entrée en France —	Nationalité(s) FRANÇAISE/MAROCAINE	

Parcours

Née en France de parents marocains, Fatima, bientôt 39 ans, a vécu une enfance paisible et provinciale à Dijon, au sein d'une famille nombreuse qui comptait trois fils et cinq filles. Elle a fait des études d'archéologie, d'histoire de l'art du spectacle, puis des stages de théâtre, de musique et de danse pour devenir ce qu'elle est aujourd'hui et qui la motive fort : être comédienne et chanteuse. L'autre axe de sa vie, c'est son engagement dans l'enseignement, au service de personnes de différents pays : deux fois par semaine, elle donne à Arcueil des cours d'alphabétisation. Célibataire, Fatima se consacre à son métier, elle est bien décidée à en vivre. Actuellement, elle travaille beaucoup avec William Petit, chorégraphe à Toulon avec qui elle monte des spectacles de chant et de danse qui l'emmènent parfois jusqu'en Pologne. C'est aussi en co-animation avec lui qu'elle dispense des cours de chant à des adultes mais aussi à des enfants. Enfin, elle fait du coaching auprès de jeunes acteurs. Créer, transmettre, aider...



© Mehrak / 

«Si c'était à refaire, j'évitais certains choix mais mes engagements reflètent ma personnalité. Mes douleurs, mes apprentissages, mes échecs, mes succès m'ont rendue aujourd'hui plus forte, m'ont construite. Mes frères et sœurs ont un beau regard sur mon activité. Pas mes parents, c'est leur liberté, mais ils m'ont transmis le sens du travail.»



© Mehrak / 

«J'ai envie maintenant de fonder un foyer et d'avoir des enfants. J'ai toujours eu envie d'adopter des enfants ayant eu un parcours difficile. J'aimerais aussi beaucoup fonder une école pour enfants en difficulté. Mais je préfère attendre d'avoir une assise plus stable pour me lancer. Je crois que l'arrivée d'enfants peut compliquer la vie mais je sais qu'ils apportent douceur et équilibre. Comme j'ai un tempérament de bosseuse, je pense que tôt ou tard certains de mes projets se réaliseront.»



«Parler la langue du pays d'accueil est la première condition d'une intégration, je le constate avec les cours que je donne à Arcueil. La langue est la clé principale pour se défendre, se faire comprendre et se faire admettre. Le mieux est d'être aussi capable de l'écrire. Maîtriser la langue permet à un immigré d'être mieux armé face à l'administration et de trouver plus facilement un travail. Comment réussir un entretien d'embauche sans la langue ? D'abord, elle permet de se faire respecter.»



«Je veux conquérir tous les publics. Je travaille le chant chaque jour, parce que la voix est un muscle et qu'il faut s'entraîner sans relâche. Mon créneau, c'est le chant du monde. N'importe qui est le bienvenu à mes spectacles et je souhaite qu'on leur trouve de l'harmonie, sans nul clivage. Mais je ne refuse pas de m'engager, j'agis dans mes spectacles comme dans mon enseignement. Ainsi je propose des spectacles dont le thème est la violence, et notamment la violence qui est faite aux femmes.»

Prénom MARIELENA	Sexe F	Né(e) le 25-03-1965	à CARACAS/VENEZUELA
Motif de départ ETUDES		Date d'entrée en France 1988	Nationalité(s) FRANÇAISE

Parcours

A 41 ans, Marielena, psychologue d'origine vénézuélienne, a déjà beaucoup burlingué. Quand elle est née, son père était prisonnier politique et elle a été conçue en prison. En 1984, elle séjourne en France chez une tante pendant trois mois et savoure alors une liberté toute neuve. Alors, elle prend sa «première décision d'adulte» : elle décide de prolonger son séjour d'un an, le fait savoir par lettre à ses parents. Elle a 19 ans. De retour au Venezuela, elle n'arrive plus à se réadapter à la vie là-bas et décide de repartir. Elle s'installe en France grâce à un ami français avec qui elle se marie en 1993 lorsqu'elle risque une expulsion, c'est un «mariage Pasqua». Ils ont deux enfants de 9 et 5 ans. En 2002, Marielena créait l'association «Raconte-nous ton histoire», dont le but est de développer les liens interculturels et intergénérationnels par la transmission du vécu de chacun. Psychologue de conviction, elle anime des groupes de parole pour enfants, ados et adultes dans trois centres sociaux parisiens.



«Si c'était à refaire, je ferais le même parcours. Chacun d'entre nous a des décisions à prendre, elles nous font grandir. L'immigration est une douleur, et un plaisir aussi, celui d'être ailleurs, où personne ne te regarde. Je retourne tous les ans au Vénézuéla depuis la naissance des enfants, garder le lien avec le pays d'origine est important.»



«Voilà vingt ans que je vis en France et je ne pense pas avoir sur le pays un regard différent de celui des Français. Est-ce parce que j'ai de multiples activités que mon fils Simon, âgé de 5 ans, n'arrête pas de me demander du travail ? Pour lui, le travail est un plaisir. J'ai dû lui transmettre cette manière de le considérer. L'évolution de la planète m'inquiète. Nous sommes de plus en plus mondialisés et si la France prend un mauvais tournant, il aura beaucoup d'influence dans le monde.»



«Il vaut mieux être Vénézuélienne qu'Africaine ou Maghrébine quand on veut s'intégrer dans la société française. Mais, il m'arrive à moi aussi de connaître le racisme et la discrimination. En plus, comme j'ai une tête d'Algérienne, je connais aussi le racisme anti-maghrébin, qui s'atténue grâce à mon accent. L'immigration génère des doutes sur ce qu'on doit ou peut transmettre de sa propre histoire. Et il y a toujours une rupture.»



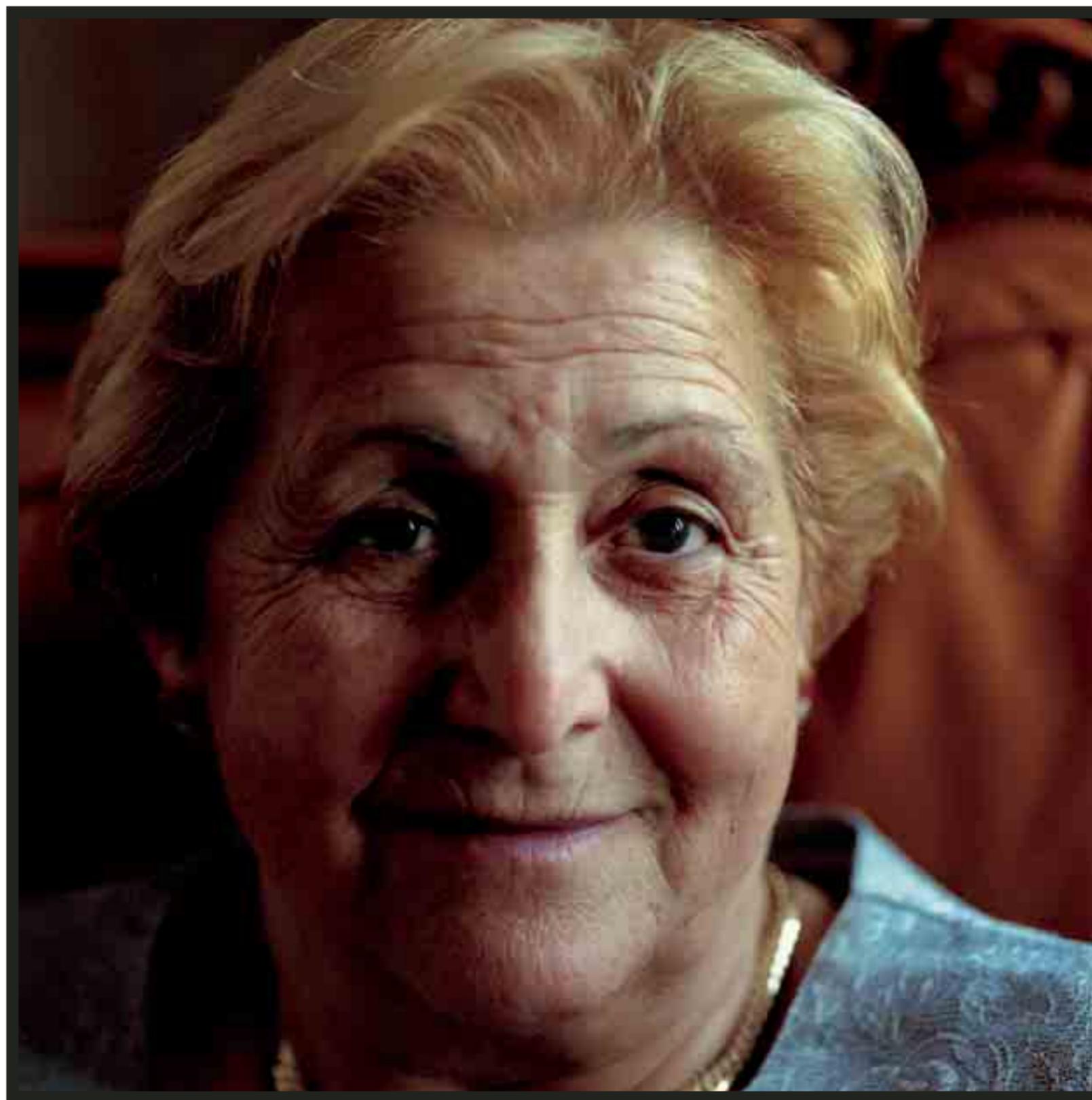
© Mehrak / 

«Pourquoi faudrait-il se libérer de son passé pour affronter mieux le présent ? Pourquoi se défaire de ce que l'on est ? Mais, effectivement, le lien entre le passé et le présent est compliqué pour un immigré.»

Prénom SHEHIDA	Sexe F	Né(e) le 15-03-1937	à K. MITROVICA/KOSOVO
Motif de départ REGROUPEMENT FAMILIAL	Date d'entrée en France 1965	Nationalité(s) FRANÇAISE	

Parcours

Albanaise, rom du Kosovo, Shehida, 69 ans, a vécu plusieurs vies. Musulmane pratiquante, elle se marie, divorce mais perd la garde de sa fille. D'un second mariage, elle a quatre enfants. Venue rejoindre son deuxième mari en France, elle en divorce, à la demande de ce dernier. Celui-ci vend leur maison et place les enfants à la Dass, le plus vieux a 14 ans, le plus jeune trois mois. Tenace, elle apprend le français, trouve un logement, un emploi et récupère ses enfants. Elle fait d'abord des ménages dans les bureaux, puis travaille dans une entreprise de métallurgie et enfin chez Hollywood Chewing-Gum. Curieuse des autres, la gouaille très parisienne, elle fait tous les voyages proposés par le comité d'entreprise. Depuis dix ans, elle a un nouveau compagnon. Retraitée, son plaisir est de s'occuper de ses cinq enfants, vingt petits-enfants et sept arrière-petits-enfants. Elle se réjouit, malgré des problèmes de santé, de programmer d'autres voyages avec ses anciennes collègues de travail devenues des amies.



© Mehrak / 

«Je ne referais pas aujourd'hui le même parcours qu'hier parce que ce n'est pas moi qui ai pris les décisions jadis. Mais, si j'étais restée au pays, mes enfants n'auraient pas fait d'études et, moi, je n'aurais pas vécu cette vie, ni voyagé. Merci la France de m'avoir *embauchée* ! Je ne comprends pas les immigrés qui ne respectent pas la France.»



«Quand on est tenté de renoncer, on pense à ses enfants et on oublie les difficultés. Dans une famille nombreuse, on a toujours l'esprit occupé par un des siens. Quand je travaillais chez Hollywood Chewing Gum, une semaine sur deux j'embauchais à 5h30 du matin, j'étais au pied des machines à 6h10 mais, avant de partir, j'avais préparé tous les cartables. Quand je faisais des ménages, je me perdais dans le métro... et je prenais le taxi. Je notais à ma manière le nom de chaque instrument : balai, serpillière...»



«Je pense que le racisme est devenu très fort en France, les gens n'ouvrent plus leur porte comme avant. Au travail, il m'est même arrivé de me battre pour de bon. Mais on doit respecter la France. Dans notre famille, on célèbre toutes les fêtes religieuses. Les chrétiennes et les musulmanes, et mon appartement est toujours <portes ouvertes>. Je n'ai pas envie de retourner vivre au Kosovo car je ne veux pas retrouver le racisme serbe. Mon frère est reparti et revenu ; la France est désormais mon pays.»

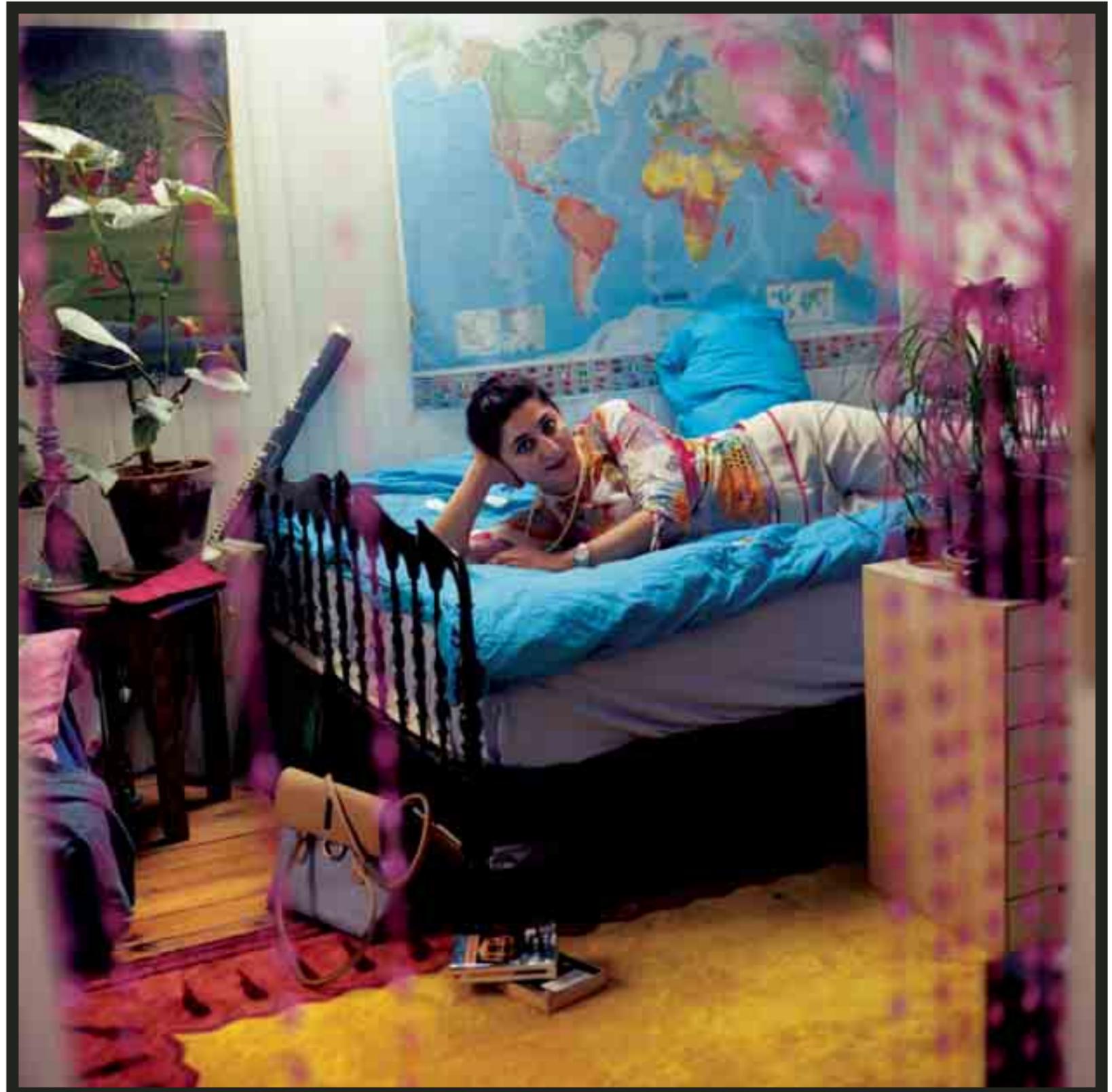


«A l'occasion d'un voyage organisé par le comité d'entreprise en Inde et au Cachemire, j'ai été frappée par l'énorme misère qui y régnait. Notre guide nous avait prié de ne pas réagir mais je n'ai pas pu résister au spectacle de cette pauvreté. En cachette, j'ai fait entrer dans notre hôtel une fillette, je lui ai donné un bain, puis je l'ai nourrie et finalement je l'ai habillée. Ni vu, ni connu. Mon geste ne changeait rien à la misère générale mais j'étais contente d'avoir fait quelque chose.»

Prénom AZAR	Sexe F	Né(e) le 28-12-1980	à TEHERAN/IRAN
Motif de départ RAISONS POLITIQUES		Date d'entrée en France 1982	Nationalité(s) FRANÇAISE

Parcours

D'origine iranienne, 25 ans, célibataire, Azar arrive en France à l'âge de 2 ans. Diplômée de l'Ecole des Mines de Douai et titulaire d'un Master de la Qualité à l'Ecole Nationale Supérieure des Arts et Métiers, elle est responsable assurance *qualité-métiers* dans un groupe aéronautique. Elle a quitté Créteil où elle vivait douillettement avec ses parents et son frère – son complice – et vit en colocation à Paris. Elle adore faire la fête avec ses amis et, quand elle a du temps libre, s'adonner à sa passion, la sculpture. Persuadée du rôle que les femmes doivent jouer dans la société, Azar n'hésite jamais à apostropher son entourage : «J'ignore si, pour atteindre une réelle égalité entre hommes et femmes – encore inexistante dans presque tous les domaines et presque tous les pays – il convient d'abolir les différences entre les sexes ou s'il faut exacerber notre féminité. Ce dont je suis certaine, c'est qu'il faut combattre cette ségrégation, qu'on dit légère et qui est en vérité du même type que les abominables blagues racistes».



© Mehrak / 

«Je suis allée en Iran, en 2004. Ma mère y est retournée deux fois mais mon père, lui, ne peut pas. J'ai trouvé un pays beau et pauvre, où la vie est dure. Pour moi, l'Histoire a été interrompue en 1982. Je suis une bouture, transplantée 5000 kms plus loin. Je dois donc apprendre par cœur l'histoire familiale que je n'ai pas vécue au jour le jour.»



«Il y a eu beaucoup de morts autour de nous. Je viens de perdre des oncles que j'aimais beaucoup. Serrer les rangs familiaux est important. Déjà, j'ai perdu ma meilleure amie à 15 ans, renversée par une voiture la veille du 1^{er} janvier. Depuis, on a décidé, mon frère et moi, de vivre chaque jour comme si c'était le dernier. J'aimerais partager la vie de quelqu'un, avoir deux, trois ou quatre enfants. Mais je dois trouver l'homme qui me convient et je crois que je fais un peu peur au premier abord.»



«A cause du chômage, la lutte pour l'emploi favorise l'immobilisme et la stagnation des mentalités. En général, je trouve que la société opère des retours en arrière depuis quelques années. Je connais de plus en plus de filles de mon âge qui ont envie d'être des femmes au foyer. Moi, je suis de gauche, à fond, et la politique m'intéresse, je baigne dedans depuis que je suis bébé, mon père et ses amis n'ont toujours parlé que de ça. Je ne suis pas nationaliste, je me sens plutôt citoyenne du monde.»



«J'aurais dû faire un an de plus en prépa pour intégrer une grande école du genre Centrale. J'avais de bonnes notes sans trop travailler... J'ai toujours fait mes choix sur un coup de tête. J'ai sans cesse été partagée entre deux centres d'intérêts, les sciences et les arts, la sculpture d'abord, et maintenant la peinture. J'essaie de me rendre chaque soir au cours. Ma mère est artiste et j'avais un oncle qui fut un grand peintre. J'aimerais bien un jour faire de mon art ma principale activité.»

Prénom LEAF	Sexe F	Né(e) le 10-03-1971	à POLE/CHINE
Motif de départ PAR AMOUR	Date d'entrée en France 1992	Nationalité(s) FRANÇAISE	

Parcours

Originnaire du nord-est de la Chine, Leaf, 35 ans, arrive en France en 1992. C'est à l'occasion d'un Festival des Minorités qui est organisé dans sa région que Leaf, qui était interprète en anglais pendant ses vacances, rencontre celui qui deviendra son mari : Joël, un chef d'équipe à la Poste et un globe-trotter dans l'âme. En 1991, ils se marient en Chine et, l'année suivante, elle débarque à Paris. Pendant que Joël travaille la nuit, sa femme en profite pour apprendre le français dort le jour. Enceinte d'Elodie (qui a aujourd'hui 10 ans), Leaf a trouvé une place de gardienne, qui lui laisse assez de temps libre, qu'elle consacre à la lecture et à ses proches. Il y a cinq ans, elle retournait pour la première fois en Chine et avait un choc en découvrant les cheveux blancs de sa mère. Leaf l'a emmenée aussitôt chez le coiffeur pour cacher les signes du vieillissement : «Je sais que la teinture n'est qu'un masque mais il permet de garder un équilibre intérieur» estime-t-elle. «C'est fou comme la Chine change, ça me fait plaisir».



«Comme c'est par amour que j'ai émigré ici, je n'ai donc aucune raison de regretter mon parcours, mais l'amour aurait pu me conduire dans n'importe quel autre coin du monde. Je crois que, pour assurer son équilibre personnel, il faut retourner au pays afin d'être en paix avec soi-même et avec les siens mais, pour aller chez moi, c'est très loin !»



«Comme tous les femmes immigrées, me semble-t-il, j'éprouve une sorte de frustration. Si j'étais restée en Chine, je serais devenue professeur ou journaliste... Ici, j'ai parfois l'impression d'être obligée de casser une image de sourde et muette. Revenir vivre en Chine ? Parfois, je suis tentée par l'idée mais mon mari ne pourrait pas. J'aurais aimé y emmener ma fille pour qu'elle s'imprègne de la culture chinoise mais ce n'est pas possible. Elle suit des cours de chinois pour me faire plaisir...»



«Pour s'intégrer, il est préférable de connaître la culture du pays d'adoption. J'ai trouvé en France d'énormes différences de mentalités et de cultures. Dans la manière d'éduquer les enfants, notamment. En Chine, on est beaucoup plus strict, on travaille davantage, car on doit faire le bonheur et être l'honneur de ses parents. Un enfant est comme un arbre, il ne peut pousser sauvagement. Je suis toujours angoissée à propos de l'avenir, parce que, pour réussir, la compétition est permanente.»



«Je souhaite d'abord que ma fille Elodie fasse de bonnes études, parce que j'ai envie qu'elle soit heureuse plus tard. Je reconnais que je suis assez exigeante avec elle pour qu'elle fasse ses devoirs et qu'elle joue du violon, mais je le suis dans son intérêt. Elle dit qu'elle veut devenir hôtesse de l'air pour faire le tour du monde, probablement parce qu'elle a déjà beaucoup voyagé avec nous. Nous l'emmenons partout où nous allons. L'été dernier, nous avons passé cinq semaines au Kazakhstan.»

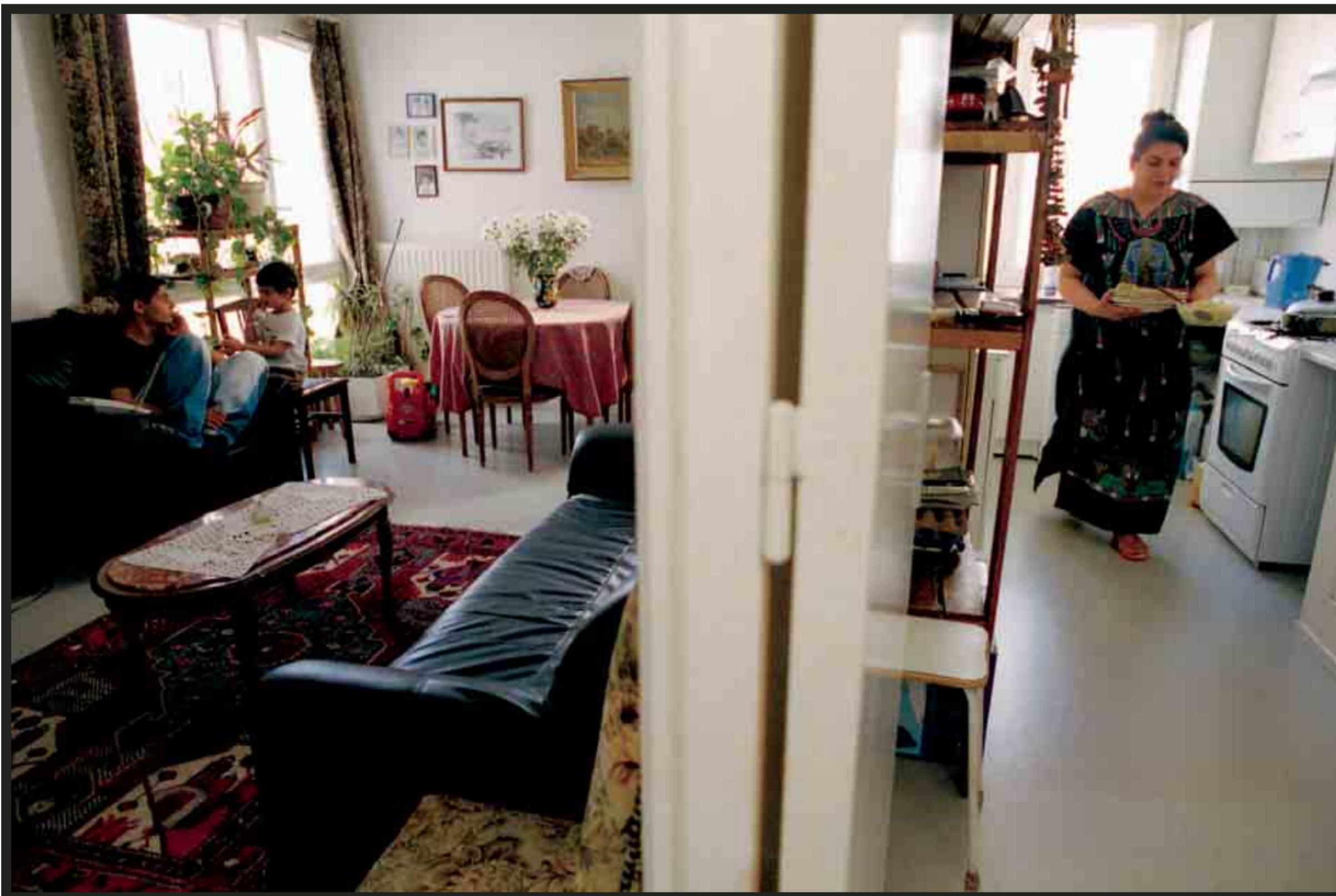
Prénom HOWIDA	Sexe F	Né(e) le 15-10-1963	à LE CAIRE/EGYPTE
Motif de départ RUPTURE AVEC SA FAMILLE	Date d'entrée en France 1986	Nationalité(s) FRANÇAISE (EN COURS)	

Parcours

Dernière-née d'une famille égyptienne très bourgeoise, Howida, 42 ans, aurait pu vivre une existence dorée au Caire. Elle était même programmée pour cela. Mais, licence d'arabe en poche à 22 ans, elle s'enfuit en France avec son prince charmant, le fils du comptable de son père. Qu'elle quitte quand elle découvre qu'il la trompe avec une amie. Divorcée après quatre années de procédure, mère de trois enfants, son côté solaire attire les autres et son énergie inépuisable l'incite, pendant une douzaine d'années, à aider des personnes âgées à domicile. Musulmane pratiquante, soucieuse de prendre racine, Howida multiplie les formations, de cuisine ou de couture, et l'atelier d'écriture qu'elle fréquente régulièrement fait pour elle office d'exutoire positif. Et Howida trouve encore le temps de visiter des personnes seules hospitalisées ! Après une période de chômage, elle a trouvé du travail dans une association qui fait traiteur et organise des buffets. Avec toujours le même sourire et le même talent pour l'hospitalité.



«S'il le fallait, j'aurais sans hésitation le même parcours. J'ai fait un choix, le refus d'un mode de vie en Egypte où il y a des très riches et des très pauvres. Les très riches sont comme des petits princes. Moi-même, j'ai été trop gâtée. Ici, le système social est plus humain. En 1986, j'ai été bien accueillie mais aujourd'hui c'est plus dur.»



«Toute ma vie quotidienne a changé en arrivant en France. Passer de la carte American Express à une petite chambre dans un hôtel n'est pas évident, comme de n'avoir plus personne à côté de soi quand on se lève... J'ai vendu mes bijoux, sauf ceux que j'avais de ma mère. Mais, puisque j'étais fière d'avoir fait mon choix, j'avais la volonté indispensable pour accepter ma situation. Jamais je n'ai comparé mon ancienne vie, confortable, et la nouvelle, aventureuse, car la comparaison était impossible.»



«Une force intérieure me pousse à donner, à m'occuper des autres, surtout les personnes âgées, qui ont autant de droit que nous. Elles ont autant besoin d'amour que de services, qui sont très variés. Je les emmène au cinéma, je les conduis chez le coiffeur et je reste en contact avec leurs familles quand elles disparaissent. J'aime aussi cuisiner, c'est mon activité aujourd'hui, c'est une occupation qui permet de faire plaisir aux autres. Je me rends compte que j'apprécie de faire du bénévolat.»



«Mes enfants se choisiront eux-mêmes l'avenir qu'ils veulent. Et en premier, un métier qui leur convienne, parce que c'est leur vie qui sera en jeu. Moi, je ne peux que souhaiter qu'ils aient une vie normale, qui permette à tous les trois de s'épanouir dans leur travail. Par exemple, s'ils deviennent ingénieurs, j'aimerais que la boîte qui les emploie s'agrandisse grâce à eux, grâce à leur savoir-faire. Je n'ai pas quitté l'Egypte pour que mes enfants se comportent comme des petits princes !»